Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 37 (1943)

Artikel: La légende de l' "Engelweihe", à Einsiedeln

Autor: Morin, Germain

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-126139

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La légende de l'« Engelweihe », à Einsiedeln

Par Dom Germain MORIN

La *Vita sive passio venerabilis heremitae Meginrati* [1], de peu postérieure à la mort du saint [2], fait mention des « necessaria sui voti habitacula » que fit construire pour lui une certaine abbesse nommée Heilwiga, et, naturellement, de l'oratoire où il célébrait la messe et l'office divin, dans lequel aussi les deux brigands, ses meurtriers, exposèrent en hâte sa dépouille mortelle.

Depuis l'année 861, jusqu'à la première venue de Benno, vers 925/927, la solitude régna de nouveau sur la sombre forêt où Meinrad avait fixé son ermitage. Et Benno lui-même ne fit que continuer la vie d'ermite de son prédécesseur. Le premier abbé proprement dit ne paraît qu'avec Eberhard (934-958) venu, comme Benno, de Strasbourg : c'est seulement à partir de lui qu'il est question d'un monastère et d'une église. Celle-ci, la basilique de « Meinradzell », fut dédiée, en 948, d'après les plus anciennes Annales d'Einsiedeln [3].

Tout détail fait défaut sur cette dédicace. Nous savons seulement que l'église de l'abbaye fut dédiée à la Vierge Marie, comme la cathédrale de Strasbourg, au chapitre de laquelle Eberhard avait appartenu en qualité de prévôt. Outre le maître-autel [4], il y en avait au moins un autre dédié à saint Maurice, dont une relique aurait été obtenue pour l'abbaye naissante par l'évêque saint Ulric [5].

Qu'était devenu sur les entrefaites l'oratoire primitif de Meinrad ?

[1] Reproduite par Dom Odilo Ringholz dans *Geschichte des f. Benediktinerstiftes U. L. F. von Einsiedeln*, 1902 (cité II au cours de cet article), d'après le cod. 577 de Saint-Gall, collationné avec cinq autres manuscrits : Beilage I, p. 648-651.

[2] La *Vita* assigne comme date de cette mort le 21 janvier 863, mais d'après les autres documents la vraie date serait 861.

[3] *Mon. Germ. hist.* Script. III, 137 suiv.

[4] Parmi les reliques mises dans ce maître-autel, le cod. 17 mentionne un fragment *De vestimento sanctae Mariae*, avant même les reliques du Christ. Ce feuillet manuscrit a été publié avec commentaire par Ringholz dans l'*Anzeiger für schweiz. Geschichte* VIII, 11-16, en 1897.

[5] Ringholz II, p. 36. Arnold Nüscheler, dans le *Geschichtsfreund*, lit à tort « Maurus », au lieu de « Mauritius ».

O. Ringholz [1] écrit qu'on l'avait laissé en place, et consacré comme « oratoire du Sauveur ». La chose n'est pas impossible, mais aucune autorité ne l'atteste, et nous ne savons même rien de l'existence d'un semblable oratoire avant l'agrandissement de la *Cellae b. Meginradi basilica* en 987 par l'anglais Grégoire, successeur d'Eberhard.

C'est à cette basilique de Grégoire que se rapporteraient, d'après Ringholz, les notices sur les divers autels et reliques que nous trouvons, soit à la fin du ms. 17 d'Einsiedeln, soit dans le dernier feuillet du ms. 30. D'après ces documents, il y aurait eu deux édifices distincts : la *Basilica* et l'oratoire de *Saint-Sauveur*. Le manuscrit 30, en effet, mentionne, outre un lieu de station « Ad crucem », un oratoire AD S. SALVATOREM où l'on se rendait en procession à certains offices [2]. La raison pour laquelle Ringholz attribue ces notices à l'église du Xe siècle, c'est qu'il n'y est nulle part encore question des reliques de saint Meinrad, qui ne furent transférées à Einsiedeln [3] que le 6 octobre 1039, peu de jours avant la consécration de la nouvelle église, bâtie par l'abbé Embrich après l'incendie de 1029, et dont la dédicace eut lieu le 13 octobre 1039. Mais même si Ringholz a raison en cela, il a tort, je crois, de mettre aussi au Xe siècle les feuillets des mss. 17 et 30 : ils me semblent appartenir tout au plus au XIe. Par contre, c'est à bon droit qu'il soutient, contre Arnold Nüscheler, que l'*Ad crucem* était complètement distinct de l'oratoire de Saint-Sauveur, comme il ressort clairement de la description des cérémonies de la veille de Noël dans le feuillet additionnel du cod. 30.

Cet oratoire du Sauveur n'avait rien d'extraordinaire pour l'époque : on en trouve de pareils dans la description d'une foule de monastères. A Farfa, entre autres, au XIe siècle, nous voyons un *Oratorium Salvatoris... coniunctum aulae Dei Genetricis* [4], donc à l'église principale, tout à fait comme à Einsiedeln ; et comme à Einsiedeln, il en est question dans les coutumiers et livres liturgiques, comme but de procession et de station à certaines fêtes et offices de l'année.

Jusqu'au XIIe siècle, rien de particulier, dans les documents authentiques, sur la façon dont se serait accomplie la dédicace, soit de la basilique principale, soit de l'oratoire du Sauveur. Nous savons

[1] *Ibid.*

[2] Notamment après les 1res Vêpres de Noël et à la procession du jour.

[3] On sait que cette translation, marquée à l'an 1039 dans les Annales de l'abbaye, équivalait pour l'époque à une canonisation en règle.

[4] Voir *Rev. Bénéd.* de juillet 1907, t. XXIV, p. 380, et les *Consuetudines Farfenses* publiées par Bruno Albers.

seulement qu'on en fêtait l'anniversaire à des dates distinctes. Celle de la première est marquée au 13 octobre dans tous les calendriers, du XIe au XVe siècle, tandis que celle de Saint-Sauveur, dans ceux qui datent de 1200 environ ou d'après, figure au 14 septembre [1]. Et, chose à noter, la liste du cod. 17 mentionne, tout comme pour les autres autels, les reliques mises *ad sanctum salvatorem* dès la plus ancienne consécration, peut-être du Xe siècle : c'étaient « sancte Crucis . sancti Michaelis archangeli . de purpura domini . de vestimento domini . de sepulchro domini . de praesepe domini . de spongia domini . » Il est évident qu'à la date où cette liste fut transcrite, on ne savait pas encore que le rite de cette consécration se fût différencié de celui qui fut observé pour les autres autels des sanctuaires primitifs du lieu, et partout ailleurs en pareille occasion.

Mais avec le XIIe siècle, tout change : pour la première fois, dans un manuscrit de la Chronique d'Hermann Contract, écrit peut-être à Einsiedeln (maintenant à Karlsruhe, dans le fonds de Reichenau), une même main a interpolé, en caractères plus petits et plus serrés, les deux notices suivantes :

A l'an 948 : Capella in coenobio sancti meginradi caelitus consecrata est XVIII k. octobris.

A l'an 964 : Eodem anno rege roma morante cum caeteris principibus idem papa consecrationem capellae caelitus factam in coenobio sancti meginradi coram principibus scriptis confirmavit [2].

Cette seconde note a été insérée, exactement dans les mêmes termes, par une main du XIIe siècle, dans la Chronique manuscrite d'Einsiedeln, sur l'espace libre vis-à-vis de l'année 963 (Cod. Einsied. 356).

La « confirmation écrite » dont il est question ici sera probablement

[1] Les Annales ne distinguent pas la date de la dédicace des deux sanctuaires ; elles mentionnent seulement la consécration de l'église de Meinradzell sous le premier abbé Eberhard en 948 et son agrandissement sous l'abbé Grégoire en 987. Mais, si le feuillet du cod. 17 se rapporte à l'église du Xe siècle, il paraît probable que l'oratoire du Sauveur fut consacré en même temps que la *Basilica*. Quant à la date du 13 octobre, c'est sûrement celle de la dédidace de l'an 1039. En marge du beau cod. 83, les redevances, éditées par Gall Morel, sont marquées à part pour chacune des deux dédicaces (vers l'an 1200).

[2] Les deux passages de la Chronique sont reproduits en phototypie dans l'ouvrage (I) de Ringholz, *Wallfahrtsgeschichte U. L. F. von Einsiedeln*, 1896, à la page 318. Vainement j'ai essayé de démontrer au vénérable archiviste qu'ils constituaient sans aucun doute une interpolation à l'œuvre d'Hermann Contract, ce que son confrère Gabriel Meier ne faisait aucune difficulté de reconnaître.

l'original (!) de la fameuse bulle attribuée au Pape Benoît VIII [1], et datée du 11 novembre 964, dont il ne reste qu'un *Vidimus* de l'évêque Henri III de Constance, en date du 25 décembre 1382.

Que cette bulle constitue un faux, c'est ce qui est aujourd'hui reconnu, non seulement par quelques « hypercritiques », comme le voudrait O. Ringholz, mais par quiconque est tant soit peu à même de juger de ces sortes de questions. Les preuves abondent, mais il suffira d'une seule qu'on n'a pas encore songé, semble-t-il, à alléguer jusqu'ici. Il est dit dans la bulle qu' « en 948, l'évêque de Constance, Conrad, fut appelé à Einsiedeln pour y consacrer le 14 septembre une chapelle en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie ». Or, ce n'est guère qu'à partir du déclin du XIIIe siècle, plus précisément dans un acte du 1er septembre 1286, qu'il est d'abord question, à Einsiedeln, d'une *capella sancte Marie* [2]; et, dans les calendriers liturgiques, il faut descendre jusqu'à l'abbatial de l'abbé Jean Ier (entre 1298 et 1314) pour trouver au 14 septembre la mention d'une *Dedicatio capellae sanctae Mariae.* Les calendriers antérieurs avaient à cette date du 14 septembre la *Dedicatio capellae sancti Salvatoris.* Les deux chapelles seraient-elles donc identiques, et le vocable de la Vierge Marie aurait-il été substitué postérieurement à celui du Sauveur ? C'est ce qu'admet, non seulement Gall Morel, mais encore son confrère moins suspect d'hypercritique, O. Ringholz. Et avec toute raison : car quel motif aurait-on eu de dédier un oratoire à la Vierge, contre ou même dans une basilique consacrée elle-même à Notre-Dame ? C'eût été contraire à l'esprit primitif de toute la tradition liturgique.

Et puis, il faudrait expliquer ce silence absolu du Xe au XIIe siècle, relativement à la consécration « caelitus facta » de la chapelle. Dom Ringholz allègue d'abord les arguments usuels, la disparition des documents dans les incendies, et autres raisons du même genre. Mais comment se fait-il que, d'après le même historien, nous possédions encore certains feuillets qui nous renseignent sur les reliques mises dans les autels des églises du Xe siècle, voire dans celui de l'oratoire de Saint-Sauveur ? Un feuillet faisant allusion aux merveilles de la consécration accomplie le 14 septembre 948 aurait pour nous sûrement plus d'intérêt !

Cf. MGH, *Scriptores* V, 70. De même pour l'interpolation identique dans la Chronique d'Einsiedeln, reproduite au même endroit de la *Wallfahrtsgeschichte.*

[1] Texte, suivi d'un plaidoyer pour l'authenticité, dans Ringholz I, p. 312 suiv.

[2] Publié par J. Escher et P. Schweizer dans l'*Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich* V, 300 suiv. (Zürich 1900-1901). Original à Einsiedeln.

Ringholz essaie alors d'un autre genre d'explication : il rappelle le fait signalé dans quelques milieux particulièrement ascétiques, en Lorraine et ailleurs, où, par crainte du trouble que pouvaient occasionner dans l'ambiance du monastère certains religieux qui se mêlaient de faire des miracles après leur mort, on leur enjoignait *in sancta oboedientia* d'avoir à cesser sur-le-champ leur activité posthume, allant au besoin jusqu'à transférer leur corps en dehors du cimetière des frères. C'est ainsi qu'à Einsiedeln, durant les deux premiers siècles, où la ferveur était encore à son apogée, on aurait fait son possible pour étouffer tout retentissement au dehors de la merveille dont fut témoin la « Meinradzelle » à l'occasion de la consécration de l'oratoire du Sauveur.

Credat Iudaeus Apelles ! C'était, aux XIe et XIIe siècles, justement l'époque où l'on voit éclore, à tous les coins de la chrétienté, ces prétentions étranges à une « consecratio caelitus facta ». On dirait une sorte d'épidémie mystique. Depuis qu'une bulle attribuée au Pape Nicolas II (1059-1061) au sujet de l'église de l'abbaye de Westminster, eut propagé la légende de la dédicace miraculeuse de ce sanctuaire, il n'y eut pas d'église quelque peu importante, qui n'émît des prétentions au même privilège ; on pourra voir une foule de ces consécrations soi-disant divines ou angéliques mentionnées, soit dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, au tome VIII de septembre, p. 61, soit dans Ringholz *Wallfahrtsgeschichte*, p. 358-361. C'est le Christ, entouré des saints apôtres et des martyrs du lieu, qui, dans la nuit du 24 février, avait consacré l'église de Saint-Denis, près Paris, et, comme de juste, le roi Dagobert avait obtenu du Saint-Siège un acte confirmant le fait ; jusqu'au XIIe siècle, le grand abbé Suger en fera mention dans un écrit sur l'église reconstruite par lui. A la même époque, le sympathique cistercien, Aelred de Rievaulx, dans sa Vie de saint Edouard, insère la bulle de Nicolas II, d'après laquelle la première église de Westminster construite au VIIe siècle, par l'évêque Mellitus, aurait été consacrée par l'apôtre Pierre en personne. La cathédrale d'Augsburg, l'abbatiale de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, ont chacune leur « dédicace angélique ». Et combien d'autres encore : à Prague, au Puy-en-Velay, à Avignon, à Saint-Paul de Lyon, à Bruxelles, à Vercelli, à Arles le cimetière des Aliscamps, etc.

J'ai dit que la première mention de la dédicace miraculeuse, pour Einsiedeln, consiste dans une interpolation à la Chronique d'Hermann Contract. Les paléographes pourront assez facilement en déterminer l'époque. Pour ma part, j'ai quelque soupçon qu'elle a été faite dans le milieu de ces moines de Saint-Blaise qui, obligés en 1123 de se

réfugier à Einsiedeln, fondèrent, une vingtaine d'années plus tard, l'abbaye d'Engelberg, dont Frowin fut le premier abbé. Et précisément Ringholz fait remarquer que les moines de Saint-Blaise, Frowin entre autres et ses élèves, pendant leur séjour, laissèrent des traces de leur activité dans plusieurs des manuscrits conservés aujourd'hui encore à Einsiedeln [1]. Ce sont eux, par exemple, qui continuèrent et annotèrent la vieille chronique d'Einsiedeln du Xe siècle, non sans y insérer l'interpolation qui figure également dans la chronique d'Hermann Contract ; eux aussi qui ont annoté le manuscrit 319, p. 34-41, de l'année 1051 jusqu'à 1143, c'est-à-dire jusqu'au départ de Frowin pour Engelberg. Je ne voudrais rien en déduire qui fît tort à la mémoire du bienheureux abbé, mais il n'est pas téméraire de soupçonner que les premières mentions, à Einsiedeln, d'une consécration « caelitus facta » remontent à des interpolations faites de son temps et dans son milieu. On me dit qu'Engelberg aussi, conformément à son nom, connaîtrait une légende relative à des concerts donnés par les anges sur la montagne. Mais je n'en sais que ce que m'a rapporté un personnage digne de foi, qui a fréquenté l'école du lieu dans sa jeunesse : au reste, il ne m'a pas dit qu'il ait jamais entendu lui-même le chœur des célestes chanteurs !

Il resterait à décrire comment, à partir de l'interpolation remontant au XIIe siècle et de la soi-disant bulle de confirmation par Benoît VIII, la légende s'est propagée, embellie, affirmée de plus en plus, pas si vite pourtant, ni si complètement qu'on pourrait le supposer.

C'est surtout, on l'a vu, au XIIIe et au XIVe siècle, sous l'abbé Jean Ier, que l'évolution s'accuse nettement. Dans les Annales du Munster de Berne, du XIVe siècle, les interpolations à la Chronique d'Hermann Contract et aux Annales d'Einsiedeln ont déjà trouvé place, de même que la bulle de Benoît VIII [2]. Il n'est plus désormais question du vieil oratoire du Sauveur : son vocable est remplacé par celui de Sainte-Marie, et cette *Capella sanctae Mariae,* dont on fête la consécration au 14 septembre, tout comme jadis celle de Saint-Sauveur, a son desservant particulier, auquel des redevances spéciales sont attribuées. Dans le Processionnal de l'abbé Jean (cod. 631), cette chapelle est mentionnée une vingtaine de fois, et semble être devenue dès lors le centre principal de la dévotion. C'est alors que le moine Georges de Gengenbach écrit son histoire de saint Meinrad [3], où le récit primitif

[1] Ringholz II, p. 684, Beilage VI sur « Frowin in Einsiedeln ».
[2] Reproduction phototypique dans Ringholz (I), à la p. 316.
[3] Publiée dans Ringholz (II), p. 653 suiv.

est défiguré, enjolivé sans vergogne ; le même annaliste achève, le 15 mars 1378, son *Originale de capella gloriosae virginis Mariae ad heremitas* [1], où les récits les plus fabuleux ont tous été admis, notamment les *Secreta secretorum sancti Cunradi episcopi* [2], qui décrivent par le détail le cérémonial observé par le Christ lors de la consécration miraculeuse, et les fonctions liturgiques exercées par chacun de ses célestes assistants. Henri de Ligerz lui-même, trésorier de l'Abbaye, et homme de quelque valeur, avait déjà auparavant, non seulement admis l'histoire de la *Dedicatio angelica*, mais commencé, semble-t-il, à en préparer un office. C'est pourtant en 1581 seulement, dans le Missel de l'abbé Adam (cod. 104), qu'on trouve un office de ce genre, *In dedicatione sacellae* (sic) *b. Mariae Virginis*, mais sans aucune allusion à la consécration divine. Il faut descendre jusqu'au XVIIe siècle pour trouver dans les *Officia propria* de 1615 un premier « Engelweihofficium » au 14 septembre, de Ire classe avec octave. A en juger d'après ce qu'en dit Dom Ringholz dans sa *Wallfahrtsgeschichte*, p. 356-358, c'est loin d'être un modèle au point de vue de la critique historique : on n'y fait grâce d'aucun détail fabuleux, même de ceux qui ont été imaginés à la plus basse époque. J'aime à croire qu'on lui a substitué d'ores et déjà, ou qu'on lui substituera bientôt quelque chose de plus digne du Dieu de vérité et du célèbre sanctuaire.

Ce serait faire preuve d'un très petit esprit que de se scandaliser à l'excès de cette crédulité regrettable des siècles passés : c'est là chose purement humaine, et Dieu a permis que son Eglise elle-même, ou plutôt certains des éléments humains qui la composent, s'y soient laissés prendre, pas seulement à Einsiedeln, mais dans tous les pays et dans tous les temps. Il n'y a rien à en conclure contre la dévotion du peuple fidèle, même quand elle a pour attraction apparente des légendes fabuleuses ; de vrais miracles ont été maintes fois obtenus, en dépit de l'origine plus ou moins douteuse de certains sanctuaires ou de fausses reliques ; c'est uniquement la foi que Dieu entend récompenser par de telles faveurs. Notre-Dame des Ermites a été pendant des siècles et restera longtemps encore un des centres les plus vénérables de la dévotion du peuple chrétien, un des sanctuaires qui ont le plus contribué à maintenir la foi, à nourrir l'esprit de prière, où Dieu enfin a répandu avec le plus de profusion ses grâces sur les âmes rachetées par le sang du Christ et prédestinées à entrer dans son royaume.

[1] Voir *ibid.* 283. [2] *Ibid.* 657.